

# LUCILE BORDES

## 86, année blanche



LIANA LEVI



Lucile Bordes

# 86, année blanche



Liana Levi

## Lucie

J'avais quinze ans et le monde à mes pieds. Je n'aimais ni moi ni les autres, ce qui me laissait une liberté souveraine. J'étais en seconde. J'allais au lycée en mobylette. Le midi je rentrais chez mes parents, jamais pu supporter la cantine, trop de gens qui mangent. C'était l'année où j'apprenais mon cours d'économie à patins à roulettes, sitôt la table débarrassée, tournant à toute allure jusqu'à l'étourdissement autour de l'immense salon-salle à manger familial. Je ne comprenais rien à l'économie. Je n'avais trouvé que les patins pour retenir jusqu'à l'heure suivante les mots et les graphiques qui ne signifiaient rien.

J'avais des patins de compétition, quatre roues rouges caoutchoutées, chausson souple aux couleurs de l'Amérique d'où mon grand-père me les avait ramenés. Mon grand-père ne jurait que par les Américains. Tout là-bas était plus grand, plus moderne. Ma grand-mère et lui y étaient allés rapport à leur travail, pour se faire une idée du marché de l'électroménager outre-Atlantique. Ils en étaient revenus estomaqués. Conquis. Mon grand-père surtout. Il parlait de leurs frigos, de leurs voitures et des gratte-ciel avec passion. Il gardait des dollars dans le coffre scellé sous son chevet de lit. Le soir quand je dormais chez eux on regardait *Dallas* à la télévision. Ils avaient deux télévisions comme en Amérique. Il allumait celle de la chambre et on s'installait, ma grand-mère et moi dans le lit, lui par

terre sur la moquette. Ma grand-mère trouvait Bobby très beau, lui il s'identifiait à John, le patriarche, mais son préféré était J.R. Il aurait bien aimé être un Américain.

Pendant que je tournais dans le salon avec mes patins à roulettes du Nouveau Monde, mes parents prenaient le café à la cuisine, de l'instantané qui donnait très soif, rien à voir avec le vrai café que je m'étais mise à boire au bar en cachette, parce que c'était le moins cher sur la carte. Au bout d'une vingtaine de minutes, je savais ma leçon et mon père sortait de la cuisine et allumait le poste pour regarder les informations. Je m'enfermais dans ma chambre en attendant l'heure de repartir au lycée.

La première fois que j'ai entendu parler de Tchernobyl, c'était le mardi 29 avril, en passant, mon sac sur l'épaule, devant la télé allumée. Mon père râlait, je me suis arrêtée. À l'écran s'affichait une carte de l'Europe sur laquelle des flèches dessinaient un mouvement tournant vers le haut, puis vers le bas, que je n'ai pas davantage comprise que les courbes sur les graphiques illustrant mon cours d'économie. Tu vas voir qu'à cause de ces connauds on va plus pouvoir faire les champignons. Voilà ce qu'a dit mon père. Ça n'a l'air de rien, ça sonne un peu décalé, mais c'était une déclaration très perspicace.

On sait bien sûr aujourd'hui que le nuage radioactif ne s'est pas arrêté aux frontières de la France et que dans le Sud-Est, et en Corse, le nombre de cancers de la thyroïde a considérablement augmenté après Tchernobyl. Sur le site internet du parc du Mercantour sont cartographiées les zones où trente ans après il est toujours déconseillé aux randonneurs de s'arrêter pour pique-niquer. Il s'agit de poches, de replats soyeux, précisément le genre d'endroits où l'on serait tenté de se reposer à l'abri du vent, dos contre la pente douce, et sommeiller un peu. Sauf

que les mesures sont là. À certains endroits, les niveaux de radiation sont encore cent fois supérieurs à la normale. Les adultes doivent interdire aux enfants de s'asseoir à même le sol.

Mais le plus perspicace, dans la déclaration de mon père, c'était cette histoire de champignons qui, je m'en rends compte aujourd'hui, est très russe. J'ai lu dans un guide de voyage qu'en Ukraine la cueillette des champignons est un « sport national », qui se pratique au mois de septembre, tôt le matin. Il existe d'ailleurs un mot spécifique pour dire *cueillette des champignons* et ce mot signifie littéralement « chasse calme ». Avec Tchernobyl, finie la chasse calme. Tchernobyl gâche les dimanches à la datcha et au cabanon. On ne sait pas encore pour combien de temps, mais c'est déjà trop, et injuste. Le dimanche à la campagne, ici comme ailleurs, c'est la seule chose vraiment à soi, le seul temps qu'on se donne. Avec les champignons qu'on cueille on met dans le panier la forêt à l'aube, l'odeur encore rase des feuilles, celle des mousses plus élancée, féroce contre le jour qui se lève. On met le silence des troncs, et au-dessus le bruit d'eau des feuillages. On met les appels, les sifflets qui permettent d'avancer sans se perdre, la lame égale du couteau, les envols soudains à trois pas, et l'odeur sur les doigts qu'on frotte un peu pour la garder mieux. Avec les champignons on met une journée en famille, la table où on les trie, la poêle où on les fait frire, les dimanches passés et ceux à venir.

Ce jour-là, à deux mille kilomètres de distance, mon père faisait donc preuve avec sa sortie sur les champignons d'une rare empathie : il se joignait au chœur tragique des calmes chasseurs russes et ukrainiens. Il ne pensa qu'à ça, il y pensa tout de suite, ces connauds le privaient du seul

plaisir qu'il croyait intangible, hors de portée des aléas politiques.

Je ne sais pas qui étaient les connauds en question. Sur le moment j'ai dû penser que c'étaient les Russes. D'après mon grand-père, rien de bon ne pouvait venir des Russes (à l'époque on disait *Russe* pour tout citoyen de toute République soviétique). Ils avaient mal surveillé leur centrale nucléaire, et maintenant on n'irait plus au bois, parce que la radioactivité se déplaçait dans l'air, poussée par le vent, là où il pleuvait empoisonnait le sol et se retrouvait dans les plantes, spécialement les champignons, qu'est-ce qu'on allait manger avec la polenta?

Autant dire que je n'ai pas saisi tout de suite la gravité de ce qui se passait. Je n'ai rien dit, pas commenté, je suis partie pour le lycée, à mobylette. J'étais une des seules à rentrer chez moi le midi, les autres n'avaient entendu parler de rien, et ni le prof d'économie ni celui d'histoire, ni celui de français qui s'est suicidé depuis ne nous ont rien expliqué.

Tchernobyl faisait déjà, pourtant, la une des quotidiens. À la maison on n'achetait pas le journal, mais j'ai pu le lire chez mes grands-parents, où je me suis arrêtée exprès après les cours (eux l'achetaient tous les matins). Il titrait sur le grave accident nucléaire survenu à la centrale Vladimir Ilitch Lénine pendant le week-end et que la télévision russe avait annoncé seulement la veille au soir, pendant qu'on regardait sur TF1 *Population zéro* de Michael Campus – un film de science-fiction avec Géraldine Chaplin racontant comment, face à l'accroissement de la race humaine, les gouvernements du monde entier décident d'interdire la reproduction pendant trente ans. Trente ans! Ma mère qui détestait Géraldine Chaplin était allée se coucher, mon père était resté je

crois pour me tenir compagnie, mais il était mal à l'aise. Il n'aimait pas cette idée de procréation interdite, de bébés remplacés par des poupées qui parlent. Ni les atmosphères irrespirables. Il s'est rappelé avoir mis une fois un masque à gaz, au service militaire, et avoir fait une crise d'asthme qui l'aurait tué plus sûrement que l'ypérite.

La question de la survie de l'espèce devenant subitement d'actualité, j'interrogeai mon grand-père sur les moyens de se protéger de la radioactivité. D'après lui, le masque n'était de toute façon d'aucune utilité. Il fallait de l'iode. Mais, ajouta-t-il, nous n'avions rien à craindre. Et pour se changer les idées il y avait ce soir sur la 3 le western du mardi, *La Bataille de la vallée du Diable*. C'était drôle qu'il me dise ça parce que juste derrière lui, posée dans une niche à côté d'une collection de pièces de monnaie servies sur velours noir, une photo le représentait en plan américain, mains sur les hanches et mâchouillant un cigare à l'abri d'un chapeau de cow-boy.

Dans le journal de la veille que je regardai machinalement, celui du lundi 28, il était aussi question de nucléaire. David Lange, le premier ministre de la Nouvelle-Zélande, condamnait le premier essai de l'année à Mururoa. C'était bizarre de se dire que les Français avaient effectué ce tir deux jours après la fin du monde. Parce qu'un «grave accident nucléaire», c'est un peu la fin du monde, non ? Je ne situais sur la carte ni Mururoa, ni Tchernobyl. Est-ce qu'il était possible que la fin du monde ne me concerne pas ?

Est-ce que ça pouvait être la fin du monde à un endroit et pas à un autre ? Je gardai pour moi mes questions, embrassai mes grands-parents et rentrai à mobylette pour le repas du soir. Au feu rouge après le pont de chez Fabre il me sembla que montait de la ville, et de la mer autour,

un silence brutal que le moteur deux temps peinait à repousser. Mais à la maison c'était comme d'habitude. Mon père avait préparé à manger, mon petit frère tapait dans son ballon sur la terrasse. Quand ma mère est arrivée du magasin, on est passé à table.

Le lendemain, j'ai pris sur mon argent de poche pour acheter *Var Matin*. L'accident grave était devenu catastrophe. En une, l'URSS appelait à l'aide internationale. Je pensai au silence que j'avais levé la veille au pont de Fabre, comme à la chasse on lève une bécasse. Il y avait des détails. Le cœur de la centrale avait entièrement fondu. Un incendie monstre. L'évacuation des populations était en cours. Deux mille morts déjà, selon des sources américaines. Mais en page 14 figuraient plusieurs encarts rassurants : « Les accidents nucléaires dans le monde » (preuve qu'il avait jusqu'ici tenu bon), « Notre système de protection » (forcément très au point), « Des risques pour l'Europe de l'Est » (à l'Ouest, rien de nouveau).

J'ai attendu le treize heures. À la télé, ils ne montraient rien. Rien à part le trajet de leur foutu nuage. N'empêche que le monde savait maintenant où se trouvait Tchernobyl. Au niveau de la croix rouge, sur la carte de l'Europe.

À seize heures après le foot mon petit frère est entré dans ma chambre et m'a demandé si on allait tous mourir. Ses copains lui avaient dit ça, que quand le nuage de Tchernobyl arriverait chez nous, on mourrait tous. Qu'en Pologne ils étaient tous déjà morts, sauf ceux qui avaient des abris anti-atomiques, mais y'en avait pas beaucoup, et chez nous non plus, y'en avait pas, est-ce que je pensais que peut-être un blockhaus ferait l'affaire ? Parce que des blockhaus par contre on en a plein. J'ai répondu qu'évidemment les blockhaus c'était parfait, mais qu'en plus on n'en aurait pas besoin, parce que le nuage ne tuait pas,



ses copains s'étaient moqués de lui, un nuage à la rigueur ça pique les yeux, ça fait tousser et pleurer un peu, un peu comme quand on coupe un oignon, mais pas plus. Il est reparti taper dans son ballon sur la terrasse, heureusement que ma mère n'était pas là, ça la rendait folle, le bruit régulier du ballon contre le mur, mon frère jouait à ça des heures, hypnotisé, il visait toujours le même point entre les deux baies vitrées. Il a tiré, je ne sais pas, peut-être une dizaine de fois, puis il y a eu un drôle de silence et j'ai levé la tête de mon exercice de maths et il était revenu à ma porte. Et papa, est-ce qu'il va mourir? il a demandé.

## Ludmila

Et papa? a demandé Marina. Je me suis allumé une cigarette. J'avais rassemblé quelques affaires que j'avais fourrées dans un sac, le même sac que quand on partait pour la fin de semaine chez les parents de Vassyl à Varovichi. On va chez grand-mère? Marina était pleine d'espoir. On va faire un petit voyage en bus, j'ai éludé. Et papa? Papa nous retrouvera après, il est au travail, tu sais bien.

On était le dimanche 27 avril et j'avais vingt-cinq ans. Vassyl était parti à l'aube. Des collègues étaient venus le chercher. Il leur avait dit de partir devant, qu'il les rejoignait, le temps de démarrer la mobylette. Il était parti avec dans la poche un bout de saucisson et un petit pain en m'assurant qu'il serait là pour dîner. Nous ne nous étions pas embrassés. C'est à ça que je pensais ce matin-là, nous ne nous étions pas embrassés. J'en voulais beaucoup à Daria, notre voisine, à cause de qui nous n'osions pas nous parler depuis la veille.

La soirée avait pourtant bien commencé. J'avais réuni à la maison, comme souvent le samedi, des voisins et des amis: Petro et Ioulia qui étaient venus de Kiev avec le Français dont elle avait fait connaissance à l'université, Dimitri et Olga qui habitaient l'immeuble depuis peu et à qui avait été attribué l'appartement du dessus, Daria Ivanovna qui mangeait toujours avec nous quand son mari était de garde (elle couchait ses enfants et laissait

les portes palières entrouvertes). Avec nous trois, ça faisait neuf personnes autour de la table, et c'était un joli tableau. J'avais cuisiné tout l'après-midi pour que l'assemblée se régale, et faire honneur au Français, dont Vassyl était si curieux. Mon homme pouvait être fier.

Tout le monde savait pour l'incendie à la centrale. J'avais croisé de nombreux militaires dans les rues, et au jardin d'enfants, la situation était visiblement entre de bonnes mains. Nous pouvions dormir sur nos deux oreilles. Mais Daria Ivanovna n'était pas tranquille. Elle avait demandé à ce qu'on ferme les fenêtres, malgré la chaleur étouffante qui régnait dans la pièce et l'odeur forte des corps échauffés par la viande et l'alcool. Elle avait tordu le nez quand nous avions refusé en chœur. Après elle s'était tue, se contentant de jeter de temps à autre des regards furieux en direction des vitres grandes ouvertes.

Ioulia faisait également une drôle de tête. Elle ne se sentait pas très bien. Ça n'avait surpris personne qu'elle préfère ne pas monter chez Dimitri et Olga quand il avait été question d'aller voir la lumière au-dessus du réacteur. Le Français, qui avait trop bu, avait hésité à rester avec elle, mais les hommes l'avaient encouragé, et soutenu un peu par les épaules, et il était monté aussi. Après tout, ce n'était pas un spectacle auquel on pouvait assister tous les jours.

Une fois là-haut, Daria avait répété qu'il valait mieux fermer les fenêtres, mais personne n'avait fait attention à elle. C'était beau. Quelqu'un avait dit que ça ressemblait à une aurore boréale, un autre l'avait repris, un arc-en-ciel plutôt. Daria s'était mise en colère :

– Vous êtes vraiment des inconscients ! Ce n'est pas possible d'être naïf à ce point ! Ça n'a rien d'un arc-en-ciel,

c'est de la fumée radioactive ! Mon mari a téléphoné de la centrale. Il m'a dit d'envoyer immédiatement les enfants chez ma mère, qu'il y avait eu une explosion et que l'air était contaminé.

– À la radio ils ont parlé d'incendie, pas d'explosion. Et ils ont affirmé qu'on ne risquait rien...

– J'ai fait leurs sacs, je suis allée les chercher à l'école, je les ai conduits à Kiev. Vous devriez faire pareil avec Marina.

– Un collègue de Vassia se marie demain, ils n'ont pas annulé la noce...

– Mais enfin Mila ! Tu as vu les militaires, aujourd'hui, dans les rues ? Les femmes bras nus, et eux emballés dans leurs combinaisons plastique ? Pourquoi portent-ils des masques, d'après toi ? Pourquoi baladent-ils leurs dosimètres jusque sur les roues des poussettes ? Ceux qui sont allés en forêt sont revenus les jambes noires, comme si elles avaient brûlé. À l'école certains gamins ont eu des étourdissements, beaucoup ont vomi... Tu as vu comme moi la couleur des flaques, et les oiseaux morts. Crois-moi, c'est dangereux de garder Marina ici. Demain je rejoins les enfants, je peux la prendre avec moi quelques jours si tu veux...

– Comment peux-tu dire des choses pareilles ? Nous n'aurions jamais gagné la Grande Guerre patriotique avec des gens comme toi !

C'était insupportable, ce doute que Daria instillait. La fête était gâchée. Vassyl et Petro étaient demeurés cois, yeux baissés, flancs battants comme deux bêtes molles. Le Français n'avait pas l'air de comprendre. On avait entendu claquer la porte de Daria. Vassyl, reprenant ses esprits, avait remercié Dimitri et Olga pour le coup d'œil et annoncé qu'il allait raccompagner nos amis. Nous

étions redescendus silencieusement. Ioulia nous attendait sur le palier. Elle avait tout entendu et nous scrutait d'un air inquiet.

De la fenêtre de ma cuisine, quelques instants plus tard, je les avais vus installer le Français à l'arrière de la voiture. Ioulia m'avait fait un signe de la main avant de disparaître côté passager. Puis Petro avait pris place au volant, baissé la vitre pour récupérer deux bouteilles de vodka que Vassyl avait sorties de ses poches, et il avait démarré.

Ensuite nous avons débarrassé la table et rangé en silence. Vassyl avait mis Marina au lit, il m'avait aussi aidée en essuyant la vaisselle. Je lui en avais été reconnaissante. Nous faisons une bonne équipe. Mais aucun de nous ne voulait parler en premier. Nous ne savions pas quoi penser de l'attitude de Daria Ivanovna. Nous aurions aimé qu'on nous dise quoi en penser, et surtout quoi faire. Nous nous étions couchés côte à côte en silence, et c'est le téléphone qui nous avait réveillés. On avait besoin de chimistes à la centrale.

Je m'étais levée pendant qu'il se préparait. J'avais allumé une cigarette. Il était encore là que j'avais déjà commencé à l'attendre. À ce soir, il a dit. Je serai sûrement rentré pour le dîner.

On ne pouvait pas savoir.

Marina dormait encore. Je me suis installée dans le fauteuil de Vassyl et j'ai regardé longtemps notre appartement. Personne pour le traverser, déplacer une chaise, chercher un objet ou en ranger un autre, pas un bruit de voix ou de respiration, pas même un rideau qui batte doucement contre une fenêtre entrouverte ou le chuchotement d'un plat sur le feu. Je regardais notre appartement et je me suis dit que je ne l'avais jamais vu. Je le voyais comme du dehors, comme si je flottais à l'extérieur au

niveau du deuxième étage. Tout était là, sous mes yeux : mais le salon dont j'aimais le meuble à vitrine et les murs blancs sur lesquels ressortaient nos photos de famille, mais la cuisine et le pain dans la huche ronde, mais notre chambre aux rideaux tirés et aux armoires pleines (une de linge, une de bocaux, ou à peu près), mais l'alcôve que Vassyl avait tendue de tissu bleu où dormaient notre petite fille et ses poupées, le couloir même qui reliait notre cocon au palier et par là à l'extérieur, tout était à l'abandon. Rien ne me semblait plus familier. Quel genre de personnes vivaient là ? Heureuses ou malheureuses ? Aimantes ou résignées ? Méritantes ou indignées ? Crédules ou critiques ? Fanatiques ? J'aurais aimé trouver la réponse épinglée sur un mur, notée sur un bout de papier laissé à mon intention dans la cuisine. Je n'arrivais pas à penser clairement à nous. Quelque chose s'était détraqué la veille qui me coinçait là dans l'appartement silencieux.

Quand je m'étais finalement assoupie, lovée dans le fauteuil de Vassyl, des chats se battaient dans la rue. Ils poussaient des cris affreux, et parfois des couinements de nourrisson qui se transformaient en râles tonitruants. Le combat était acharné et résonnait entre les bâtiments avec par moments une frénésie infernale, une cadence de machine-outil.